

La langue comme ressource : pour une analyse économique des langues vernaculaires et véhiculaires

Claude Raffestin

Volume 22, Number 56, 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/021396ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/021396ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Raffestin, C. (1978). La langue comme ressource : pour une analyse économique des langues vernaculaires et véhiculaires. *Cahiers de géographie du Québec*, 22(56), 279–286. <https://doi.org/10.7202/021396ar>

NOTES

LA LANGUE COMME RESSOURCE: POUR UNE ANALYSE ÉCONOMIQUE DES LANGUES VERNACULAIRES ET VÉHICULAIRES

par

Claude RAFFESTIN

Département de Géographie, Université de Genève, Genève, Suisse

PROBLÈME LINGUISTIQUE, PROBLÈME DE POUVOIR

Dans un livre tout à la fois puissant et irritant, l'un n'excluant pas l'autre, Georges Steiner a analysé la situation créée par la multiplicité des langues relativement à la traduction. Il n'hésite pas à écrire: «we have no standard (or only the most conjectural) by which to assert that any human language is intrinsically superior to any other, that it survives because it meshes more efficiently than any other, with the demands of sensibility and physical existence» (Steiner, 1935, p. 54). Dans la mesure où il n'y a pas de fondement théorique à l'affirmation de la supériorité d'une langue sur les autres, on peut se poser des questions sur le processus qui se poursuit selon une implacable logique dans le monde avec l'anglais qui cloisonne, refoule, investit et finalement domine les autres domaines linguistiques. Ceci dit, c'est une logique que le français et l'italien, par exemple, qui la subissent actuellement, ont imposée depuis longtemps aux langues ou dialectes dans leurs aires respectives. On pourra penser que je ne suis pas avare de contradictions puisque ce texte s'ouvre par une citation en anglais! Je répondrai, avant d'essayer de le démontrer, qu'il n'y a aucune contradiction, et encore si elle existait elle ne serait que formelle, car contrairement à ce que l'on pense très généralement il ne s'agit pas d'un problème linguistique que celui de la domination de l'anglais mais d'un problème social lato sensu qui, pour être posé, nécessite la mobilisation de données sur les relations politiques, économiques, sociales et culturelles. En d'autres termes, c'est un problème de pouvoir, de relations de pouvoir et de structure de pouvoir.

C'est un problème de pouvoir parce que la langue est un enjeu et elle l'est parce qu'elle est une ressource. Ressource en ce sens qu'elle s'enracine dans l'échange en général qui est un intermédiaire entre la production et la consommation, trois éléments qui sont au coeur de la reproduction sociale (Rossi-Landi, 1978, p. 54). À ce titre, la langue, au même titre que les autres ressources matérielles, n'est une ressource que pour autant qu'elle est intégrée dans un processus, dans une activité. L'histoire matérielle est jonchée de ressources mortes qui, donc, n'en sont plus, parce qu'elles ne sont plus incorporées à des combinaisons de production. De la même manière l'histoire universelle est jonchée de langue mortes qui ne sont plus incorporées à des productions de messages. Dès lors il n'y a plus d'échange ni non plus de consommation. Les langues sont mortelles. Elles ne meurent pas comme meurent les hommes, elles meurent comme meurent les villes qui sont, peu à peu désertées puis totalement abandonnées. L'analogie n'est pas fortuite; il ne s'agit pas non plus d'une pure métaphore car la langue au

même titre que la ville est un outil ou mieux un système d'instruments. L'analogie entre la langue et l'argent a souvent été faite et elle est ancienne et Hamann au XVIII^e siècle a pu écrire: «Der Reichthum aller mensechlichen Erkenntenis beruhet auf dem Wortwechsel...» (Hamann, 1967, p. 97). Le même a pensé que la théorie de l'un pouvait expliquer la théorie de l'autre. Ce n'est vrai qu'à un niveau superficiel d'analyse car si la langue est un capital, elle remplit des fonctions beaucoup plus complexes que l'argent.

Les fonctions de ce système d'instruments, de ce capital sont multiples. D'une manière très générale mais non exempte d'idéologie, certains linguistes insistent sur les fonctions de communications, d'organisation du réel et de transmission. (François, 1966, p. 8). C'est idéologique car l'explication de ces fonctions en masque d'autres qui sont tout aussi significatives pour une collectivité mais dans une problématique qui n'est pas celle de la circulation seulement mais qui prend en compte la production, l'échange et la consommation, c'est-à-dire l'ensemble de la reproduction sociale. Les systèmes sémiqes (la langue par exemple), font partie avec les modes de production et les idéologies de la reproduction sociale. À chacun de ces niveaux la classe dominante au pouvoir «programme» pour se perpétuer (Rossi-Landi, 1978, p. 56). Il faut noter, pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté, que la langue ne sature pas l'ensemble «système sémique» mais occupe une place prépondérante.

Dès lors, il faut chercher à identifier des fonctions qui puissent rendre mieux compte de la place qu'occupe le langage dans la reproduction sociale. Henri Gobard, dans un livre polémique et remarquable, procède à une analyse tétraglossique très utile pour mon propos (Gobard, 1966). Dans une perspective macro-linguistique, il a été amené «à distinguer pour une aire culturelle donnée, quatre types de langage, quelle que soit la langue utilisée»:

1. Un langage vernaculaire, local, parlé spontanément, moins fait pour communiquer...
2. Un langage véhiculaire, national ou régional, appris par nécessité, destiné aux communications à l'échelle des villes.
3. Un langage référentaire, lié aux traditions culturelles, orales ou écrites, assurant la continuité des valeurs par une référence systématique aux oeuvres du passé.
4. Un langage mythique qui fonctionne comme ultime recours, magie verbale dont on comprend l'incompréhensibilité comme preuve irréfutable du sacré... (Gobard, 1966, p. 34).

L'analyse tétraglossique n'est pas moins idéologique qu'une autre ne serait-ce que parce qu'elle met en évidence des différences et qu'elle permet de prendre conscience de celles-ci. Il est évident qu'une seule et même langue peut posséder les quatre fonctions: $L(F_1; F_2; F_3; F_4)$. Mais quatre langues différentes peuvent être porteuses chacune, d'une de ces fonctions: $L_1(F_1), L_2(F_2), L_3(F_3), L_4(F_4)$. Gobard, à ce sujet, cite l'exemple du Breton du XVIII^e siècle qui «pouvait parler breton (vernaculaire), communiquer en français (véhiculaire), faire des études en latin (référentaire), le grec ancien prenant la place du langage mythique (Gobard, 1966, p. 38). Il s'agit d'un exemple «froid» pour un contemporain mais rien ne s'oppose à l'illustration «chaude». Un Italien du XX^e siècle peut parler italien, communiquer en anglais, faire des études en français et des langues diverses peuvent prendre la place du langage mythique selon son degré de culture. L'anglais, selon les cas pouvant même, pour certains Européens, investir le langage mythique selon un processus à élucider. De toute manière, que ces fonctions soient confondues ou dissociées, elles contribuent toutes à entrer en possession d'une

connaissance active de la réalité, ce que Vico avait déjà vu (Steiner, 1975, p. 75). La langue est ce «quelque chose» de fondamental dont la perte entraîne celle de l'identité vivante.

Mais parler de fonction, c'est faire référence à une activité, à un travail. Les mots et les messages n'existent pas dans la nature, ils sont des produits humains et l'on peut parler de travail humain linguistique (Rossi-Landi, 1973, p. 62). Ce travail n'est pas à placer sur un autre plan que celui utilisé à produire des biens, des objets physiques. Le langage est travail humain et les langues en sont l'objectivation nécessaire (ibid. p. 66). Le langage constitue le capital constant de tout travail linguistique ultérieur, c'est-à-dire de toute expression et de toute communication (ibid., p. 80). Pourtant, ce capital constant serait chose morte s'il ne s'y ajoutait pas un capital variable *constitué* par la force de travail linguistique *produite* par des hommes qui parlent et entendent cette langue. De cette analyse, Rossi-Landi tire une formule qui n'est pas autre chose que la célèbre formule de Marx $c + v = C$ dans laquelle «c» est le capital constant, «v» le capital variable (la communauté qui utilise la langue) et «C» le capital linguistique complexe (Rossi-Landi, 1973, p. 80-82). La langue est tout à la fois produit et activité: c + v rendant compte de l'activité et C rendant compte du produit.

Je vais d'abord me préoccuper de c + v, c'est-à-dire de l'activité car c'est elle qui commande le processus. Mais pour comprendre pleinement le processus, il convient d'explicitier une autre notion, celle d'enveloppe spatio-temporelle. En effet, cette activité comme d'ailleurs n'importe quelle autre activité ne se déroule pas en dehors de l'espace ni non plus en dehors du temps. Il ne s'agit pas, ici, seulement de l'espace géographique et du temps astronomique mais aussi et surtout des espaces produits sociaux, des territoires, des lieux dans lesquels se réalisent des relations et des temps produits sociaux, des durées et des rythmes propres aux différentes relations. En d'autres termes, il s'agit des espaces et des temps qui résultent de procès d'organisation et d'aménagement permettant les relations sociales.

Dès lors, on se rend compte qu'à chacune des fonctions de Gobard, (il l'évoque d'ailleurs lui-même mais d'une manière trop générale), correspondent des lieux et des durées spécifiques. Le vernaculaire peut être parlé à la maison, dans la rue, pendant la moitié d'une journée et encore à des moments bien précis (la durée indiquée est purement intuitive car je ne dispose pas de données à ce sujet et pour cause), le véhiculaire peut être utilisé sur le lieu du travail, d'étude, etc. Les lieux et les durées d'utilisation du référentaire et du mythique sont encore plus problématiques. C'est pourquoi, je vais me concentrer sur le vernaculaire et sur le véhiculaire.

LES BASES SPATIO-TEMPORELLES DES ÉCHANGES LINGUISTIQUES

Le vernaculaire selon Gobard est local, il est adapté à la communion, tandis que le véhiculaire est national ou régional, on pourrait ajouter transnational et il est adapté à la communication. Du point de vue du temps, le vernaculaire est la langue de «maintenant», la langue du présent immédiat, mais, on l'a montré, pas nécessairement de toute la journée, alors que le véhiculaire est la langue de «plus tard», d'un présent différé ou d'un futur plus ou moins proche. Gobard (1966, p. 37) a d'ailleurs dressé un tableau de la répartition spatio-temporelle de la tétraglossie.

Il est essentiel de noter que l'espace et le temps dont il est question ici sont définis par l'aire relationnelle et la durée relationnelle qui nécessitent une langue comme moyen et non pas comme fin. La fin, ou l'objectif si l'on préfère étant de satisfaire des relations économiques, politiques, sociales et/ou culturelles. Toute relation linguistique prenant naissance en un lieu donné et à un moment donné est sous-tendue par une relation extra-linguistique dans laquelle circule le pouvoir

qui est consubstantiel de toute relation. C'est pourquoi la remarque de Don Milani est naïve et passe à côté du problème même si elle le pose: «quand le pauvre saura dominer les mots... la tyrannie du pharmacien, de celui qui prononce un discours à un comice, d'un auteur sera brisée» (*Lingua e Politica*, 1976, p. 11). Non, cette tyrannie ne sera pas brisée car elle n'est linguistique qu'en apparence. La tyrannie de ces gens-là s'enracine dans les relations dont ils contrôlent le déroulement à leur avantage, la langue ne fait qu'explicitier une domination plus profonde. Le langage, en tant que système sémique, ne fait que manifester un pouvoir, il n'est pas le lien du pouvoir. Il est le moyen de mettre en scène le spectacle du pouvoir et c'est pourquoi il n'y a pas de conflits linguistiques, il n'y a que des conflits au niveau profond des relations de la reproduction sociale qui, lorsqu'ils s'expriment, prennent une forme éventuellement linguistique. Pour qu'il y ait un pur conflit linguistique, il faudrait aussi que nous soyons de purs locuteurs-transmetteurs-récepteurs. Je crois inutile d'insister sur ce point pour démontrer que ce n'est pas le cas. Cela n'enlève rien au caractère nécessaire de la langue et à son rôle dans les relations.

Si je considère les deux premières fonctions du langage, je note qu'on peut construire l'opposition (terme pris au sens linguistique) communion vs communication qu'il est possible de généraliser en valeur d'usage vs valeur d'échange. Dans toute collectivité, il y a simultanément une demande de «communion» et de «communication». On remarquera qu'à une autre échelle, le référentaire est, comme le véhiculaire, une demande de communication et que le mythique, comme le vernaculaire, une demande de communion. Il est possible de représenter graphiquement l'opposition dégagée (figure 1).

Il est entendu que sur le plan linguistique il n'y a jamais exclusion de l'une ou de l'autre mais répartition différentielle, tout au moins pour les langues naturelles. Cette courbe sera coupée en des endroits différents selon que, en fonction du lieu et du moment, c'est la communication ou la communion qui sera privilégiée. En x, la communion ou valeur d'usage sera privilégiée, tandis qu'en y, c'est la communication ou valeur d'échange qui le sera. La courbe 1 illustre la fonction véhiculaire alors que la courbe 2 illustre la fonction vernaculaire. Ce schéma, malgré les apparences n'implique pas que l'on ait deux langues, il n'implique que des langages qui peuvent procéder de la même langue. En effet, le capital variable peut s'appliquer différemment sur une seule et même langue pour élaborer, en fonction de nécessités sociales, des langages spécifiques. Pourtant, le plus souvent l'unité première vole en éclats. Par quel processus la «demande» finit-elle par être satisfaite par des langues différentes? C'est ici qu'il faut faire intervenir un autre couple d'opposition: intériorité/communauté vs extériorité/société qui peut s'exprimer également par un schéma (figure 2).

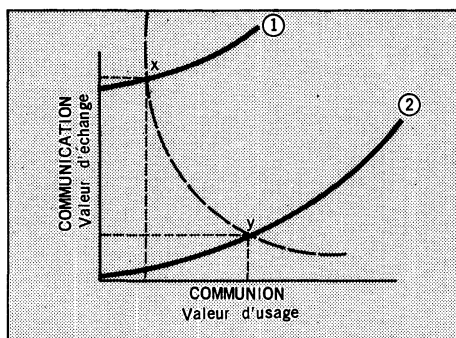


Figure 1

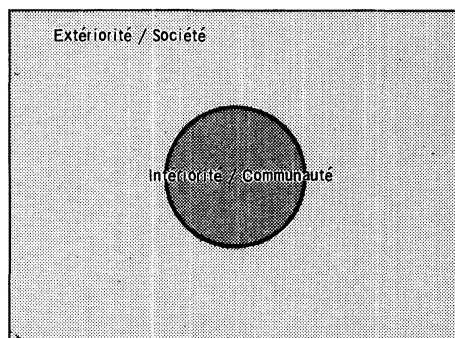


Figure 2

La communauté située dans l'intériorité peut ne pas entretenir de relations du tout, peut en entretenir un peu ou enfin beaucoup avec la société située dans l'extériorité. Si l'on observe les choses d'un point de vue macro-historique, on peut certainement admettre que l'on est passé en Europe occidentale, par exemple, à travers ces différentes étapes depuis le Haut Moyen-Âge jusqu'à la période contemporaine. Jusqu'au Xe siècle les rapports ville-campagne, pour autant qu'on puisse en juger sur la base des informations disponibles, étaient médiocres. Ces rapports ne commenceront à s'intensifier qu'à partir du XIIe - XIIIe siècle avec ce qu'on peut appeler la renaissance urbaine. Dès lors, les conditions d'une domination urbaine existent, même si jusqu'au XIVe siècle les relations politiques et économiques ne seront pas franchement dissymétriques entre villes et campagnes. Par la suite la dissymétrie s'accroîtra, c'est-à-dire, en fait, l'échange inégal. Dès le XVe siècle, les villes deviennent franchement et nettement dominantes. La ville sera le lieu d'extraction de la plus-value par le système du capital commercial exprimée par la célèbre formule de Marx $A - M - A'$. On connaît assez bien aujourd'hui le mécanisme d'extraction de la plus-value et les institutions qui l'encadraient. Les campagnes en seront si conscientes que des révoltes paysannes éclateront à intervalles plus ou moins réguliers.

Cela signifie que les campagnes, d'une existence concentrée dans l'intériorité passeront à une existence toujours plus liée à l'extériorité. Ainsi de gré ou de force, les campagnes entretiendront toujours plus de relations avec la ville. La ville fera entrer la campagne dans des circuits plus larges, branchés sur le monde fluide de l'argent, de la monnaie. En imposant le « langage » de la monnaie, la ville impose aussi et presque simultanément son langage, celui d'une société plus large, plus ouverte, celui d'une société différente du langage de la communauté rurale. Au fur et à mesure que les relations politico-économiques avec la ville croîtront, la campagne utilisera toujours plus le langage de la ville. À travers les relations qu'elle domine, la ville impose aussi son langage, celui qui exprime ses techniques. Dès lors on peut dire que le processus d'éclatement de la langue commence pour la campagne car le langage de la ville n'est pas celui de la communauté paysanne, il est celui d'un ailleurs. Pour le paysan, le langage de la ville c'est le véhiculaire qu'on doit utiliser au-delà d'une certaine distance, au-delà d'un certain rayon. C'est aussi le langage qu'on n'utilisera pas tous les jours mais qu'on utilisera ou qu'on devra comprendre, les jours où le marché se tient à la ville. Ce processus d'éclatement a été lent puisqu'on voit que sous la Révolution française l'abbé Grégoire² fera un rapport pour indiquer les moyens à prendre pour extirper les dialectes et imposer le français sur l'ensemble du territoire national par exemple.

Mais quelles sont les conséquences de ce phénomène sur l'enveloppe spatio-temporelle du capital constant et du capital variable linguistique? La fission linguistique se réalise d'abord par une contraction de l'aire et de la durée d'utilisation de la langue locale qui perd la fonction véhiculaire dans l'intériorité puisqu'il faut utiliser un autre langage, voire une autre langue, dans les rapports avec l'extériorité. Cela signifie que le capital constant n'est plus valable dans les échanges entre intériorité et extériorité autrement dit qu'on ne lui applique plus la même quantité de travail puisqu'en certains lieux et pour une certaine durée on lui substitue un autre langage. Le parler local de la campagne a donc toujours la même valeur d'usage mais sa valeur d'échange diminue. Inversement, c'est le langage de la ville qui se voit élevé au rang de véhiculaire et c'est sur ce capital constant que s'applique la quantité de travail soustraite. En d'autres termes, à la plus-value économique que réalise la ville s'ajoute une plus-value en travail linguistique. Comme on l'a dit, la relation linguistique est sous-tendue par une autre relation.

Il s'agit bien d'une plus-value au sens marxiste du terme puisqu'il s'agit d'une quantité de capital variable qui est soustraite (Δv). Non pas d'une plus-value di-

recte comme celle prélevée dans la relation économique mais plus-value indirecte, plus-value de caractère sémique qui manifeste sur le plan de la langue celle faite dans les profondeurs du rapport de production. Au même titre que la ville impose son mode d'échange économique, elle impose son mode d'échange linguistique qui constitue la superstructure de celui-là. Cette plus-value linguistique récupérée par la société urbaine promeut la langue de celle-ci au rang de véhiculaire. La classe dominante s'approprie et contrôle, par ses codes, la production, la circulation et l'interprétation des messages (Rossi-Landi, 1978, p. 56). En même temps que la ville contrôle la circulation des biens, elle contrôle celle des informations. Que l'on prenne l'analyse sur le plan politique ou sur le plan économique la structure demeurera la même. Dans ces conditions, la communauté située dans l'intériorité connaît une double alinéation: sur le plan économique et sur le plan linguistique. Aliénation qui rend la campagne dépendante économiquement et linguistiquement. C'est alors le recul et la destruction du capital constant de la communauté dont la fonction véhiculaire s'amenuise, se dissout jusqu'à la disparition. Mais le mal va plus loin encore puisque dès l'instant où la fonction véhiculaire est captée par le langage de la ville, il est possible de substituer progressivement aux modèles sociaux et culturels de la campagne ceux de la ville. À l'occasion de toutes les relations l'espace et le temps du vernaculaire se contractent comme une peau de chagrin. Comme je l'ai dit plus haut, c'est une impitoyable logique qui modifie la langue dominée à travers son enveloppe spatio-temporelle. C'est ainsi que l'écologie du vernaculaire, ou devenu tel, est profondément modifiée.

C'est assez dire que les cartes linguistiques de nos atlas sont, dans une large mesure, imaginaires. Que signifie, en effet, l'aire de la francophonie? Peu de choses aujourd'hui puisqu'il faudrait tenir compte des espaces sociaux, internes aux territoires où le français est censé être parlé, et des durées d'utilisation, plus les relations dans lesquelles on est engagé. Une véritable cartographie linguistique combinant espace et temps est encore à créer. Je dirai même que nos cartes linguistiques sont idéologiques dans le sens où elles sont des «mensonges conscients». Malgré les apparences, il n'y a aucun jugement péjoratif dans cette affirmation. Il ne s'agit que de la conséquence déduite des analyses précédentes.

Face à l'anglais, «langue de la ville», beaucoup de grandes langues nationales jouent le rôle de «langue de la campagne». Il y a de quoi être saisi d'un complexe obsidional qui commence à émerger comme en témoigne le livre de Gobard et de bien d'autres. On l'a compris, du moins je l'espère, l'anglais n'est pas en cause en tant que langue, il ne l'est qu'en tant qu'expression de relations dissymétriques, donc d'inégalité dont l'origine prend naissance dans l'économie et le politique et encore dans le social et le culturel. L'anglais, pour un anglophone, peut remplir les quatre fonctions: l'unité devenant un formidable avantage sur le plan de la puissance de pénétration dans les collectivités. Ce serait un drame que Einar Hanagen puisse avoir raison lorsqu'il écrit: «When the day is ripe, we will move beyond the nation, into world government, and with it we will find our way to a world language» (Hanagen, 1972, p. 264). Toute perte de différences est une perte d'avenir pour des collectivités plus ou moins grandes. Toute perte d'avenir nous rapproche de l'entropie. Mais «l'entropisation» a-t-elle commencé? Deux exemples peuvent en montrer les progrès. Je prendrai le cas de la Suisse alémanique et celui du Québec.

LES CAS DE LA SUISSE ALÉMANIQUE ET DU QUÉBEC

La Suisse alémanique est un cas intéressant en ce sens qu'il est complexe. C'est un exemple de schizoglossie puisque le vernaculaire est constitué par des dialectes (il y a pratiquement autant de dialectes qu'il y a de cantons alémaniques). Ces dialectes sont les langues de la vie quotidienne: ils sont utilisés

dans la vie quotidienne, au sein de la famille, dans la rue, dans les lieux de travail, etc. Le suisse-allemand (c'est un abus de terme que d'employer le singulier mais c'est une généralisation néanmoins tolérable) est la langue de la conversation encore qu'il y ait une littérature vivante sinon abondante. L'allemand en revanche, joue le rôle de véhiculaire pour l'écrit à l'intérieur de l'espace alémanique. Il est aussi pour la culture un référentaire indiscutable. On peut s'étonner parfois, à l'étranger, de la persistance des dialectes alémaniques mais, en fait, cela manifeste la cohésion de la collectivité suisse-alémanique. C'est indéniablement un puissant moyen d'identité ethnique. Une première remarque s'impose pourtant: la schizoglossie dissimule, cache une schizochorologie et une schizochronie puisque les dialectes et l'allemand se partagent les espaces et les temps d'utilisation. Il y a donc deux types de capital constant pour un seul capital variable ((c + c') + v). Cela revient à dire que certaines relations n'ont jamais lieu en dialecte, comme d'ailleurs certaines ne se réalisent jamais en allemand. Cela pourrait représenter un appauvrissement dans les deux cas. En fait, l'appauvrissement ne concerne que le dialecte puisque l'allemand est l'objet d'un puissant travail de la part du voisin septentrional. Il est impossible de faire des prévisions dans ce domaine mais on peut se demander si, à long terme, les effets de cette schizoglossie ne risquent pas d'être négatifs (Hanagen, 1972).

Le problème de la Suisse alémanique se complique encore par le fait que, cette région, qui concentre avec Zurich et Bâle les centres de décision économique emploie dans ses relations d'affaires une troisième langue à savoir l'anglais. Pays exportateur par excellence, la Suisse entretient des relations économiques avec le monde entier et, bien évidemment, elle le fait en anglais. Officieusement, sinon officiellement, la langue des multinationales suisses et des grandes entreprises est l'anglais. Il y a donc même un dédoublement du véhiculaire: l'un à faible moyen, l'allemand, et l'autre à grand rayon, l'anglais. L'espace relationnel alémanique est toujours plus investi par l'anglais qui n'est pas seulement la langue véhiculaire privilégiée par les entreprises mais aussi celle privilégiée par les hautes écoles et les universités. Cela ne signifie pas que l'anglais est parlé dans les entreprises (encore que l'on puisse trouver des exemples) et/ou dans les universités (là aussi des exemples existent) mais cela signifie qu'il y est de plus en plus écrit. Les scientifiques rédigent toujours plus en anglais, quelques-uns ne rédigent même qu'en anglais. L'anglais fait donc une plus-value dans la plupart des grandes relations économiques, politiques, sociales et culturelles. Les espaces concrets et abstraits investis par l'anglais augmentent de même que les durées d'utilisation. Évidemment, à travers ces relations se diffusent les modèles politico-économiques et socio-culturels américains surtout et anglais. Il s'agit d'un mouvement qui a débuté par le «sommet» et qui, pour l'instant ne touche que ce qu'il est convenu d'appeler les élites. Il n'en est pas moins dangereux puisque dans ces conditions l'anglais s'impose en tant que langue à statut élevé. Ainsi progressivement se réalise une aliénation, en fait une auto-aliénation d'autant plus efficace qu'elle est diffuse et incontrôlable. Comme le dit Gobard «la devise des unilinguistiques commence à apparaître clairement: «Une Université!» (d'anglo-américain), «Une langue!» (l'anglo-américain), «Un chef!» (l'anglo-américain) (Gobard, 1966, p. 242). Cette auto-aliénation révèle parfaitement la finalité productiviste d'une société: c'est la croissance sans avenir. Croissance monstrueuse dont la seule référence est l'uniformité dans laquelle se dissolvent toutes les différences. C'est le triomphe de la communication sur la communion, qui apparaîtra bientôt comme un problème para-linguistique, ce qu'elle est déjà beaucoup. Le vernaculaire se subsistera que parce qu'on lui reconnaît ou reconnaîtra une fonction dans la reconstitution de la force de travail (psychologique!).

Le Québec serait-il dans une situation plus réjouissante? Une première chose est à dire: le français québécois est un vernaculaire comme le français de France devient un vernaculaire. Que les Québécois le veuillent ou non, l'anglais fait une

plus-value sur le français à travers les relations économiques, politiques, sociales et culturelles. Plus-value permanente par décollement de capital variable, autrement dit de temps de travail linguistique qui s'exerce sur l'anglais et non pas constamment sur le français. Certes, les Québécois, avec la fameuse loi 101, ont réagi vigoureusement en engageant un processus de «francisation». Mais je l'ai dit, ce problème n'est pas un problème linguistique. La preuve dans le cas du Québec, en est donnée par de nombreuses entreprises qui ont décidé (prétexte évidemment) de se déplacer de Montréal à Toronto en déclarant qu'il ne leur était pas possible de passer d'une langue à l'autre. En fait, ces entreprises ont bien compris que le dessein québécois n'était pas seulement de récupérer l'usage du français mais de récupérer simultanément l'autonomie politique, économique, sociale et culturelle dans la mesure du possible. Dès lors leur déplacement n'est pas à interpréter en termes linguistiques mais en termes économiques et symétriquement la loi 101 n'est pas une loi sur la langue, elle est une loi qui annonce un projet de société: celui d'une société décolonisée. Préserver la langue, qui fait partie en tant que système sémique de la reproduction sociale, c'est marquer, face à la classe dominante, une volonté de se «reprogrammer» en termes nouveaux. Si l'usage du français ou l'usage de l'anglais n'était qu'un usage d'un pur instrument comme on s'emploie généralement à le faire croire, alors la loi 101 serait dérisoire. Mais, en réalité, il n'en est rien puisque, par cet instrument complexe qu'est la langue, on s'identifie, on organise le réel, on donne une forme à l'autonomie vers laquelle on tend. C'est pour cela que la loi 101 n'est pas dérisoire: elle est même fondamentale puisqu'elle fournit une base à la volonté d'indépendance qui peut ainsi posséder et contrôler ses moyens d'expression. Les systèmes sémiques assurent, dans la reproduction sociale, la communication entre infrastructure et superstructure. Il est par conséquent évident que la loi 101 n'aura sa pleine signification que si le Québec parvient à maîtriser une partie importante, sinon tout, de l'espace économique. C'est assez dire que le problème linguistique est bien à double face!

NOTES

1 A - M - A', ie, argent contre marchandise contre argent, augmenté de la plus-value.

2 Henri Grégoire est un ecclésiastique qui fut député aux Etats Généraux de 1789.

BIBLIOGRAPHIE

- FRANÇOIS, Frédéric (1966) Le langage et ses fonctions, in *Le langage*. Encyclopédie de la Pléiade, Paris, Gallimard.
- GOBARD, Henri (1966) *L'analyse linguistique, analyse tétraglossique*. Paris, Flammarion.
- HAMANN, J.G. (1967) *Schriften zur Sprache*. Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag.
- HANAGEN, Einar (1972) *The Ecology of Language*. Stanford, Stanford University Press.
- MILANI, Don (1976) *Lingua e Politica*, Roma, a cura di Corsetti, Officina Edizioni.
- ROSSI-LANDI, F. (1973) *Il linguaggio come lavoro e come mercato*. Milano, Bompiani, 2e édition.
- ROSSI-LANDI, F. (1978) *Ideologia*. Milano, Isedi.
- STEINER, George (1975) *After Babel*. New York and London, Oxford University Press.